B386m

Hommage de l'auteur

LA NORAMBÈGUE.

DÉCOUVERTE D'UNE QUATRIÈME COLONIE PRÉCOLOMBIENNE

DANS LE

NOUVEAU MONDE,

avec des preuves de son origine scandinave
fournies par la langue, les institutions et les croyances des indigènes de l'Acadie
(Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick et État du Maine).

PAR

M. Eug. BEAUVOIS,

L'UN DES PRÉSIDENTS DE LA TROISIÈME SESSION DU CONGRÈS DES AMÉRICANISTES
A BRUXELLES.

BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

—

1880

LA NORAMBÈGUE.

DÉCOUVERTE D'UNE QUATRIÈME COLONIE PRÉCOLOMBIENNE

DANS LE

NOUVEAU MONDE.

54577

Extrait du *Compte rendu de la troisième session du Congrès des Américanistes*, tenu à Bruxelles en 1879. Tome I.

LA NORAMBÈGUE.

DÉCOUVERTE D'UNE QUATRIÈME COLONIE PRÉCOLOMBIENNE

DANS LE

NOUVEAU MONDE,

avec des preuves de son origine scandinave
fournies par la langue, les institutions et les croyances des indigènes de l'Acadie
(Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick et État du Maine).

PAR

M. Eug. BEAUVOIS,

L'UN DES PRÉSIDENTS DE LA TROISIÈME SESSION DU CONGRÈS DES AMÉRICANISTES
A BRUXELLES.

BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.

1880

LA NORAMBÈGUE

—

DÉCOUVERTE D'UNE QUATRIÈME COLONIE PRÉCOLOMBIENNE

DANS LE

NOUVEAU MONDE (1).

Les Américanistes, on n'ose pas dire tous les hommes lettrés, avaient déjà notion de trois colonies fondées par des Européens dans le Nouveau Monde avant les voyages de Christophe Colomb. La plus ancienne d'entre elles, la *Grande-Irlande*, ou *Pays des hommes blancs*, était déjà habitée, dans

---

(1) Avec des preuves de son origine scandinave fournies par la langue, les institutions et les croyances des indigènes de l'Acadie (Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick et État du Maine).

Bien que ces preuves soient presque exclusivement empruntées à la philologie, ce mémoire a été présenté à une des séances consacrées à l'histoire, parce que ses résultats intéressent plutôt cette science que la linguistique : il tend en effet non pas à prouver que le souriquois est un dialecte scandinave; bien loin de là! mais seulement à signaler dans cet idiome, ou pour parler plus exactement, dans l'ancienne *lingua franca* de l'Acadie, la présence de quelques mots scandinaves qui ne peuvent y avoir été laissés que par les Islandais du Markland.

les dernières années du Xe siècle, par des *papas* ou religieux scoto-irlandais, et elle se perpétua au moins jusque vers la fin du XIVe siècle, époque où elle fut visitée par un naufragé frislandais, qui en fit une relation conservée par les Zeni. Bien que cette colonie fût connue depuis longtemps par les sagas, sa véritable situation n'était pas bien déterminée; on ne savait rien de son origine et, faute de l'avoir assimilée avec l'Estotiland (1) ou mieux l'Escotiland (Pays des Écossais), on ne se doutait pas de sa longue durée. Ces diverses questions ont été, pour la première fois, élucidées dans deux mémoires présentés aux deux premières sessions du Congrès des Américanistes (2).

La seconde colonie par ordre d'ancienneté est le Grœnland, où les Islandais s'établirent en 986, trois ans après la découverte de ce pays; c'est la mieux connue de toutes, du moins dans les pays scandinaves, car en dehors de leurs limites, la plupart des écrivains qui ont traité des découvertes précolombiennes dans le Nouveau Monde, ne se sont pas doutés de

---

(1) On adopte ici la forme *Escotiland* (au lieu d'*Escociland*), pour n'avoir pas besoin de changer plus d'une lettre (la troisième) à la transcription qui figure dans les textes imprimés de la relation des Zeni.

(2) *La découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et les premières traces du Christianisme en Amérique avant l'an* 1000, par E. Beauvois, dans le *Compte rendu de la* 1re *session*. Nancy, 1875, t. I, pp. 41-95. Aussi à part. — *Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland* (*Domination canadienne*) *au XIVe siècle et les vestiges qui en subsistèrent jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles*, par le même, dans le *Compte rendu de la seconde session*. Luxembourg, 1877, t. I, pp. 174-227. Aussi à part. — Cfr. *Les derniers vestiges du Christianisme prêché du Xe au XIVe siècle dans le Markland et la Grande-Irlande : les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie* (*Domination canadienne*) par le même, dans les *Annales de philosophie chrétienne*. Avril, 1877, pp. 284-310. Aussi à part.

l'abondance et de l'importance (1) des renseignements contenus dans les *Monuments historiques du Grœnland* (2).

La troisième colonie, celle du *Vinland* ou partie Nord-Est des États-Unis, est la plus célèbre de toutes parce que les pittoresques relations qui la concernent ont été traduites ou au moins analysées dans les langues les plus répandues du monde civilisé; c'est pourtant la moins importante, dans l'état actuel de nos connaissances, puisque les tentatives d'établissement faites dans cette contrée par les Islandais du Grœnland, au

---

(1) On peut maintenant s'en faire une idée en lisant l'essai sur les *Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau Monde : le diocèse de Gardhs en Grœnland,* 986-1126, par E. Beauvois, dans les *Mémoires de la Société d'archéologie, d'histoire et de littérature de l'arrondissement de Beaune,* 1876-1877, pp. 109-140. Aussi à part. 1878, in-8°.

(2) *Grœnlands historiske Mindesmærker,* publication de la Société des antiquaires du Nord. Copenhague, 1838-1845, 3 vol. in-8°, avec 12 planches. Il faut dire que les documents de ce recueil, pour la plupart en vieux norrain, ont été seulement traduits en danois, et non pas dans cette langue et en latin, comme ceux des *Antiquitates americanæ sive scriptores septentrionales rerum ante-Columbianarum in Americâ, edidit Societas Regia Antiquariorum septentrionalium operâ et studio Caroli C. Rafn.* Copenhague, 1837, in-fol. avec 18 planches et cartes. Les savants non scandinavistes seront peut-être encore plus étonnés de l'abondance de la première source lorsque nous aurons publié l'*Histoire des colonies européennes du Nouveau Monde avant Christophe Colomb.* N'étaient les sept mémoires préliminaires (y compris les deux de ce recueil), où nous avons éclairé des points obscurs, relié entre eux des faits incohérents pour en tirer des lumières inattendues, et ainsi préparé les esprits à l'exposé de nos théories nouvelles, — cette histoire, pleine de révélations, même pour les Scandinaves, eût sans doute été regardée comme peu croyable dans beaucoup de ses parties. Nous espérons que les preuves philologiques contenues dans le présent travail dissiperont bien des doutes qui, malgré la persistance d'antiques vestiges du Christianisme dans l'Acadie jusqu'au XVIIe siècle, subsistaient, relativement à l'évangélisation précolombienne de ce pays.

commencement du XIe siècle, ont toutes échoué et que l'on n'a pas le moindre détail sur le voyage de l'évêque de Gardhs, Eirik Gnúpsson, parti pour ce pays en 1121. Il ne faut toutefois pas désespérer d'arriver à répandre de nouvelles lumières sur cette colonie, comme on l'a déjà fait pour les autres, dans l'espace de moins de cinq ans. L'étude des Armouchiquois, indigènes de cette partie des États-Unis, ne sera peut-être pas moins féconde que ne l'a été celle des peuples Acadiens.

Ce qui doit nous encourager dans ces recherches c'est que plus loin on les pousse, plus elles sont fructueuses. En voici un nouvel et frappant exemple : depuis que l'on a commencé à parler du Markland ou région boisée du littoral Nord-Est de l'Amérique septentrionale, on savait que ce pays avait été visité plusieurs fois par des explorateurs islandais, dans les premières années du XIe siècle et qu'un navire grœnlandais y était allé en 1347; voilà tout, et ce n'était pas assez pour conclure qu'il y avait eu dans ce pays une colonie ou même un comptoir scandinave précolombien. Mais, en y regardant de plus près que n'avaient fait nos prédécesseurs et, après avoir déterminé la situation de la Grande-Irlande, nous avons pu constater que celle-ci faisait partie du Markland ou tout au moins lui était contiguë; or nous croyons avoir démontré que, sous deux noms, d'ailleurs moins différents qu'on ne le supposait d'abord, la Grande-Irlande et l'Escotiland n'étaient qu'un seul et même pays. S'il en est ainsi, les relations commerciales entre le Grœnland et l'Escotiland, dont le naufragé frislandais constatait l'existence vers 1370, devaient être en connexion avec le voyage du navire grœnlandais, duquel nous parlent les véridiques Annales islandaises, à la date de 1347. Elles s'étaient donc continuées et, comme il était rationnel de les rattacher à la découverte de Terre-Neuve et des Dúneys en 1285, et avec l'exploration de Landa-Rólf en 1290, on pouvait déjà dire que leur longue durée était l'in-

dice de l'établissement d'un comptoir grœnlandais pour la traite des pelleteries. Nous pouvons maintenant aller beaucoup plus loin et nous osons affirmer que nous avons découvert des traces incontestables d'un établissement sédentaire, d'une véritable colonie. On retrouva en effet, dans la Norambègue, au XVIe et même au XVIIe siècle, non-seulement des croix antiques et des réminiscences du Christianisme qui attestaient le passage de missionnaires catholiques (vestiges qui d'ailleurs, avouons-le, ne prouvaient rien de certain quant aux Scandinaves, car on pouvait tout aussi bien les attribuer aux *papas* irlandais), mais aussi des restes d'une ancienne langue qui était le vieux norrain, des traces d'organisation et d'institutions politiques appelées de noms norrains, le refrain d'une chanson norraine et tout un conte relatif à un monstre épouvantable, le Gougou, qui a sa place dans la mythologie scandinave. Il s'agit de bien établir ces faits et c'est le sujet du présent mémoire.

Le nom mystérieux de Norambègue apparaît et disparaît dans le cours du XVIe siècle, après avoir été employé par nombre de voyageurs et de cartographes qui, pour la plupart, y attachaient une idée de civilisation relative. Malheureusement aucun d'eux n'a décrit avec précision cette contrée où l'on plaçait une grande ville, munie de tours et ornée de clochers, où les habitants étaient grands et beaux, bons et traitables, vêtus de riches fourrures et pourvus de fil de coton, où enfin le langage avait quelque rapport avec le latin. Lorsque des explorateurs voulurent chercher toutes ces merveilles, au commencement du XVIIe siècle, et qu'ils n'en trouvèrent aucune trace, ils pensèrent que leurs prédécesseurs s'étaient trompés ou en avaient voulu faire accroire au lecteur bénévole ; aussi les critiquèrent-ils avec une certaine acrimonie (1).

---

(1) *Les voyages du Sr de Champlain*. Paris, 1613, in-4°, chapitre V,

Champlain, Lescarbot et le P. Biard, ayant déclaré qu'il ne restait pas de vestiges de la ville de Norambègue et que ce nom même était inconnu dans le pays, on cessa de l'employer et on lui substitua la dénomination d'Acadie, qui n'était sans doute pas mieux connue des indigènes et qui a elle-même fait place à de nouveaux noms beaucoup moins compréhensifs, de sorte que cette contrée s'est successivement appelée : Grande-Irlande, Markland, Escotiland, Norambègue, Acadie, enfin, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse et État du Maine.

Ces variations doivent nous donner à réfléchir : elles montrent combien sont changeantes les expressions géographiques; aussi, de ce qu'un nom de lieu est tombé en désuétude, il ne s'ensuit pas qu'il n'ait jamais été en usage; de ce qu'une ville ou un peuple ont disparu, il ne faut pas conclure qu'ils n'ont jamais existé. Nous avons donc cherché ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les récits sur la Norambègue, et nous avons trouvé ce nom pour la première fois dans la Mappemonde (1) dressée en 1529 (2), par Jerôme Verrazzano, le frère du célèbre navigateur; il y désigne non pas une contrée, mais une

---

p. 58, dans les *OEuvres de Champlain*, 2e édition de Laverdière, p. 186; — Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, 2e édition, Paris, 1612, in-8o. Livre IV, chapitre VII, pp. 494-496; édition Tross. Paris, 1866, in-8o, pp. 470-3.

(1) Conservée au Musée de la Propagande à Rome. M. B.-F. de Costa en a publié une réduction sans les noms et un extrait (côtes orientales des États-Unis et de l'Amérique anglaise) avec les noms, le tout sur une seule planche, avec six autres extraits se rapportant, totalement ou partiellement, aux mêmes parages. Ces extraits sont à l'échelle d'un quart de l'original. Le même savant prépare une seconde édition plus complète.

(2) Cette date résulte de la légende suivante : *Verrazana sive Gallia nova quale discoprò, 8 anni fa, Giovanni di Verrazano fiorentino, per ordine et commandamäta del Chrystianissimo Re de Francia.*

simple localité, entre beaucoup d'autres dont les noms sont évidemment empruntés soit aux réminiscences classiques, comme *Olimpo* (trois fois); soit au calendrier catholique : *Santanna* (deux fois), *Sangiorgio, S. Severino,* etc.; soit à des accidents de navigation ou à des circonstances naturelles : comme *G. et C. del Refugio, La pescaria* (deux fois), *La foresta* (deux fois), *Belvidere, Terra onde mucha gente* (Terre où il y a beaucoup d'habitants); soit surtout à la géographie de la France, comme *Dieppa, San Germano, Angolesme, Vendomo, Nivarra, Lungavilla* (1); un seul à la géographie de l'Italie : *Livorno.* Le nom de *Noranbega* (2), ne rentrant dans aucune des catégories précédentes, n'est probablement pas une dénomination de fantaisie, comme celles que les navigateurs donnent à des côtes où ils ne descendent pas et qu'ils tirent précisément du cercle des idées les plus familières à leur esprit. Nous en chercherons plus loin l'origine

---

(1) Cette remarque est due à la perspicacité de M. De Costa, qui a bien voulu nous la communiquer dans deux lettres datées de New-York, le 30 octobre 1878 et le 24 mars 1879 : « I argue, écrit-il dans cette dernière, that the names on the Verrazano Map indicate a route of travel familiar to the brothers Verrazano, between Dieppe and La Rochelle. The most of the names are french in a almost italian form, such as an Italian would be liable to use. » Il est bon de le constater pour attribuer, s'il y a lieu, la priorité à ce profond savant; car, dans la séance du 24 septembre, M. G. Gravier a donné une explication analogue, à propos du résumé oral du présent mémoire, résumé un peu trop bref où il était dit que ces noms n'avaient aucun sens en eux-mêmes; il aurait fallu ajouter qu'ils pouvaient bien en avoir un dans l'esprit de l'inventeur. Mais c'eût été faire usage d'un renseignement inédit qui ne nous appartenait pas encore.

(2) C'est ainsi du moins que nous restituons ce nom dont le commencement est effacé, mais dont le reste ... *ranbega* suffit à montrer qu'il y avait là le nom depuis si célèbre de *Noranbega.*

et la signification. Il faut maintenant passer à la plus ancienne description de la Norambègue.

C'est Jean Parmentier, ou l'un de ses compagnons de voyages, qui nous l'a donnée dans sa relation anonyme de Terre-Neuve, intitulée: *Discours d'un grand capitaine de mer, français, de la ville de Dieppe* (1), écrit en 1539, ou en d'autres termes quinze ans après la découverte de Verrazzano. Voici ce qu'il dit de ce pays (2) : « En continuant [à naviguer] au delà du Cap Breton, on trouve immédiatement une terre dont la côte gît ouest un quart sud-ouest et s'étend jusqu'à la Floride sur une longueur de 500 lieues; découverte il y a

---

(1) Ramusio qui a publié ce discours, en 1556, avec quatre cartes, folio 423-434 de son *Terzo volume delle navigationi et viaggi* (Venise, in-fol.), regrettait de ne pas connaître le nom de l'estimable auteur. Celui-ci s'appelait Jean Parmentier, comme l'a prouvé M. Estancelin, dans ses recherches sur les *Voyages et découvertes des navigateurs normands.* Paris, 1832, in-8°, page 191. — Cfr. l'intéressant mémoire de M. P. Gaffarel sur la *Découverte du Brésil par les Français* dans le *Compte rendu de la deuxième session du Congrès des Américanistes,* tome Ier, pages 458-463.

(2) *Della terra di Norumbega.*

Seguendo oltra al capo de Brettoni vi è une terra contigua col detto capo, della quale la costa si stende ponente et un quarto garbino fin' alla terra della Florida et dura bene 500 leghe, laqual costa fu scoperta 15 anni fa per messer Giouanni Verrazzano in nome del re Francesco et di Madama la Reggente, et questa terra da molti è detta la Francese, et similmente per li Portoghesi medesimi, et il fine suo verso la Florida è sotto 78 gradi di longitudine occidentale, et 30 di latitudine settentrionale. Gli habitatori di questa terra sono genti trattabili, amicheuoli et piaceuoli. La terra è abbondantissima dogni frutto, vi nascono arenci, mandorle, uva selvatica et molte altre sorti d'arbori odoriferi. La terra è detta da paesani suoi Nurumbega et tra questa terra et quella di Brasil è uno gran golfo, il quale si stende verso ponente fin a 92 gradi di longitudine. (Ramusio, t. III, fol. 423 v.)

quinze ans par messire Jean Verrazzano, au nom du roi François Ier et de Madame la Régente, elle est appelée la Française par bien des gens et même par les Portugais. Sa limite du côté de la Floride est par 78° de longitude occidentale et 30° de latitude septentrionale. Les habitants sont des gens traitables, doux et agréables. Les fruits de toutes sortes y abondent; il y croit des oranges, des amandes, des raisins sauvages et beaucoup d'autres sortes d'arbres odoriférants. Cette contrée est appelée *Nurumbega* par ses habitants et elle est séparée du Brésil par un grand golfe [la mer des Antilles] ». Bien que ces données ne soient pas toutes d'une rigoureuse exactitude, elles suffisent à indiquer que le voyageur entendait par Nurumbega la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et toute la côte orientale des États-Unis, sauf la Floride. En d'autres termes, il donnait à ce pays la même étendue qu'à la Française ou Verrazzane; c'était prendre la partie pour le tout, comme on le fait souvent en géographie.

Au reste, il n'est pas prouvé que l'erreur fût dans le texte français; elle est peut-être imputable au traducteur italien; en tout cas, la carte qui accompagne cette relation dans le recueil de Ramusio n'assimile pas la Française avec la Nurumbega; elle place celle-ci au Sud de la Nouvelle-France, récemment explorée par Jacques Cartier, et lui donne à peu près les mêmes limites qu'eut plus tard l'Acadie. Les géographes postérieurs ont généralement renfermé la Norambègue dans la péninsule située au Sud du fleuve St-Laurent et de son estuaire. Pourtant Jean Alphonse (1) la prolonge jusqu'au 40e degré

---

(1) Il accompagna Roberval dans son voyage à la Nouvelle-France, en 1541, et il nous apprend lui-même qu'il explora la Norambègue jusqu'à une baie située par 42° de latitude Nord et formant sa limite du côté de

de latit. N. qui est la latitude de Philadelphie; mais il place par 42° l'entrée de la rivière de Norombègue, qui est la baie du Maine avec le golfe de Fundy, et la ville de Norombègue à 15 lieues en remontant cette prétendue rivière. Même en prenant ce dernier terme dans le sens de golfe, comme on dit la Rivière de Gênes (1), il faut reconnaître que Jean Alphonse est trop mal renseigné en beaucoup de points pour qu'on le regarde comme un témoin oculaire. Et ni avant ni après lui,

---

la Floride. Bien que sa description de la Norambègue soit la plus circonstanciée que l'on ait de ce pays, il est superflu de la reproduire ici, puisqu'elle a été déjà publiée, d'après le manuscrit, dans le mémoire sur *les Colonies européennes du Markland et de l'Escociland* dans le *Compte rendu de la deuxième session du Congrès des Américanistes*, tome Ier, pages 218-219. Il suffit d'en extraire ce qui est indispensable à notre sujet : « Au delà du cap de Norombègue [qu'il place par 41° de lat. N.] descend la rivière dudict Norombègue, environ vingt et cinq lieues du cap. Ladicte rivière est large de plus de quarante lieues de latitude en son entrée, et ceste largeur au dedans bien trente ou quarante lieues, et est toute pleine d'isles qui entrent bien dix ou douze lieues en la mer et est fort dangereuse de rochers et baptures (récifs). La dicte rivière est par quarante et deux degrez de la haulteur du polle artique. Au dedans de la dicte rivière quinze lieues, il y a une ville qui s'appelle Norombègue et y a en elle de bonnes gens, et y a force pelleteries de toutes bestes. Les gens de la ville sont vestuz de pelleteries, portans manteaulx de martres. Je me doubte que la dicte rivière va entre en la rivière de Hochelaga, car elle est sallée plus de quarante lieues en dedans selon le dict des gens de la ville. Les gens parlent beaucoup de motz qui approuchent du latin et adorent le soleil, et sont belles gens et grandz hommes. La terre de Norombègue est haulte et bonne. » (*Cosmographie de Jean Allefonse et de Raulin Secalart*, 1545, manuscrit français de la Bibliothèque nationale de Paris, n° 676, fol. 187).

(1) Le golfe de la Slie qui baigne la ville de Slesvig est appelé *rivus* dans une chanson latine du moyen âge. (K.-J. Lyngby, *Bidrag til en Sønderjysk Sproglære*. Copenhague, 1858, In-8°, p. 32.)

les géographes qui ont mentionné la ville de Norombègue, ne l'ont décrite *de visu*; ils n'en parlaient que par ouï-dire, soit d'après les récits des indigènes, soit peut-être d'après les rapports des pêcheurs basques ou normands. Ces vagues traditions, dont on ignore l'origine, sont comme un écho lointain de la relation du pêcheur frislandais; et cependant la plupart des géographes qui s'en sont inspirés n'assimilent pas la Norombègue avec l'Escotiland, visité par le naufragé frislandais et vainement cherché par Antonio Zeno; ils placent l'Estotiland beaucoup plus au Nord, dans un pays glacial et presque inhabitable, le Labrador, qui ne répond en rien à la description des Zeni. On ne peut donc pas les soupçonner d'avoir procédé par induction et appliqué arbitrairement à la Norombègue les récits du pêcheur frislandais. C'est déjà un indice de bonne foi, et la véracité de ces écrivains ne devrait être suspectée que s'il était absolument impossible de concilier les traditions sur la Norambègue avec la réalité des faits.

Continuons à passer en revue les documents qui nous intéressent. Presque tous sont encore moins explicites que les précédents, ou bien ils paraissent les avoir copiés et résumés. Tel est le cas pour la *Mappemonde*, peinte sur parchemin par ordre du roi de France Henri II (1). A l'Ouest d'un grand golfe qui pénètre profondément dans une péninsule sans nom général (l'Acadie), mais dont la partie orientale est appelée *Terre des Bretons*, M. Jomard a lu le nom de *Auorobagra*, (probablement *Norovagia*) à l'Ouest de l'archipel d'Estevan Gomez. Le grand golfe, dont l'entrée est par 42° de L. N. et qui s'enfonce dans les terres jusqu'à 46°30', est évidemment le golfe d'entre Maine et Nouvelle-Écosse avec la

(1) Publiée en six feuilles doubles par M. Jomard dans ses *Monuments de la géographie*.

baie de Fundy. Malheureusement, cette carte n'est pas accompagnée, comme celle de J. Cabot, d'une description qui nous donne de plus amples renseignements.

Sur la carte de *Terra Nueva*, qui fait partie du Ptolémée de 1548 (1), on voit entre 45° et 50° de L.-N. la *Tierra de Nurumberg* avec les noms suivants sur la côte orientale, en allant du Nord au Sud : P. Breton, Tierra de los Breton, C. Breton; sur la côte méridionale, en allant de l'Est à l'Ouest : P. Real, Brisa I, le Paradis, Flora, Angoulesme et l'Arcadia; plus loin vers le Sud : la Florida. Le texte qui accompagne cette carte est d'une certaine étendue, mais il ne parle pas spécialement de la Norambègue.

La trente-deuxième des nouvelles cartes dressées pour l'édition de Ptolémée de 1561 (2), reproduit la *Tierra Nueva de los Bacalos*, qui s'étend de 45° à 50° de latit. N. Entre *Florida et Tierra del Balcalos* on lit Tierra de Nurumberg, avec la même configuration et les mêmes noms que dans la carte de 1548, sauf que cette contrée est bornée par des détroits et forme une île véritable comme dans la carte de Ramusio.

La Mappemonde de Gérard Mercator, publiée à Duisburg en 1569 et reproduite par M. Jomard dans ses *Monuments de la géographie*, porte les noms suivants, placés sur la côte du pays de *Norumbega*, en allant de l'Est à l'Ouest : C. de Lexus, I. Claudia, R. de Perrus, R. de prava arecifes, Rio Grande, C. do lagas islas, B. Orsinora, Arcipel de Estevan Gomez, Montagnas. Sur un fleuve qui se jette dans un golfe profond on voit la ville de Norumbega avec de hauts édifices.

---

(1) *La geografia di Claudio Ptolomeo alessandrino*, avec des additions de Séb. Münster et de Gastaldo, le tout mis en italien par Pietro Andrea, Venise, 1548, petit in-8°.

(2) *Geografia di Claudio Tolomeo*, traduite du grec en italien par G. Ruscelli. Venise, 1561.

La *Noronbega* figure aussi bien sur la mappemonde que sur la carte générale de l'Amérique dans l'atlas d'Ortelius (1), mais les contours ne sont pas identiquement les mêmes dans les parties correspondantes de ces deux cartes : dans la première, le fleuve sur lequel est située la Norambègue a un affluent, tandis que dans l'autre il n'en a point. Dans celle-ci le nom de Norumbega s'applique à la contrée qui s'étend au Sud de l'estuaire du fleuve St-Laurent. Sur la côte orientale, près de laquelle sont placées les îles de Cap Breton et de Briso, on lit, en descendant du Nord au Sud : S. Pol, S. Pierro, C. Doesmo, Perigo; à l'endroit où elle tourne de l'Est à l'Ouest : B. de los Condes, et sur la côte méridionale : R. visto, C. de Lexus, vis-à-vis de l'île Claudia, R. de Perus; dans l'intérieur des terres, au fond de l'estuaire du Rio Grande, la ville de Norumbega, avec des tours; en continuant vers l'Ouest : C. de Lagas Islas, Orsinora, enfin Montagnas, aux confins de la Mocosa.

Dans sa carte de 1582 (2), présentée à Philippe Sidney, Michel Lok fait de la Norombega une grande île placée entre l'embouchure du fleuve St-Laurent à l'Ouest, l'île du Cap Breton à l'Est et l'île Claudia au Sud. Il indique par des légendes que la côte septentrionale avait été reconnue par J. Cartier en 1535, et la côte méridionale par J. Cabot en 1494.

Les folios 29-30 des *Premières Œuvres* (3) de J. de Vaulx,

---

(1) *Theatrum orbis terrarum*, dont la première édition a paru à Anvers, en 1570 in-folio.

(2) Publiée dans *Divers voyages touching the discovery of America and the Islands adjacent, collected and published by Richard Hakluyt in the year 1582, edited with notes and introduction by John-Winter Jones.* Londres, 1850, in-8°, formant le tome VII des publications de *The Hakluyt Society.*

(3) Il y en a deux exemplaires manuscrits à la Bibliothèque nationale

pilote pour le roi, représentent la partie septentrionale de l'Atlantique et les contrées de l'Ancien et du Nouveau Monde qui en sont tributaires. La péninsule située au Sud de l'estuaire du Saint-Laurent y est appelée Nouvelle-France et, sur ses côtes méridionales, s'étend la *Norinbègue*, du Cap de Mont, à l'Est, à la Baie Grande, dite Baie des Gamas, à l'Ouest. Il n'y a pas de noms sur la côte de Norinbègue, mais à l'Ouest de la Grande Baie on lit, à quelque distance : Baie des Ys (Isles), et encore plus loin à l'Ouest : Saint-Jean-Baptiste, à l'embouchure d'une grande rivière qui coule du Nord au Sud et sépare ce pays de la Moscosa, située au Nord de la Floride. La légende : *Be de Norin*, placée entre la Baie Grande et la grande rivière, est sans doute une abréviation de Baie de Norinbègue.

La côte méridionale de la péninsule acadienne est nommée *Norombega* dans la carte de Thomas Hood (1), et elle porte

---

de Paris. Le mieux conservé, n° 9175 du fonds français, se compose de trente-un feuillets, ayant plusieurs cartes générales dans le texte. M. Jomard, dans son *Introduction aux Monuments de la géographie*, publiée par M. E. Cortambert (deuxième article dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, juillet 1879, p. 87), attribue à cet atlas la date de 1583, mais les cartes ne sont pas toutes de la même année: le plan de la ville française de Grâce (le Havre) porte la date de 1584, et le Cap de Mont, dans la Nouvelle-France, n'a pu être nommé ainsi qu'après le premier voyage de De Mont (avec Pontgravé), en 1600. Toutefois, comme la commission donnée à cet explorateur par Henri IV, le 8 novembre 1603, mentionne « diverses navigations, voyages » qu'il avait faits « en ces terres et autres proches » (Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, liv. IV, chap. Ier, p. 434 de la deuxième édition; p. 409 de l'édition Tross), il avait peut-être visité l'Acadie dès la fin du XVIe siècle, et les feuillets 29-30 de l'atlas de J. de Vaulx auront pu être mis au net un peu avant 1600.

(1) Sur laquelle la légende « Thomas Hood made this platte 1592 »,

les noms : R. das Guamas, Arecifes, R. de Montanas, R. de la Plaia et Costo de Diego.

Antoine Magin, dans sa *Géographie universelle* (1) place la *Norumbega* au Sud de la péninsule acadienne; voici la description qu'il en donne : « La Norumbega est une contrée péninsulaire qui s'étend dans la mer du Nord ; elle est appelée d'après une ville de ce nom et elle jouit d'un climat tempéré et d'un sol fertile... Elle a quelques peuples désignés de manières différentes par les Portugais, les Espagnols et les Français; de sorte que l'on ne peut tirer de là aucune notion certaine (2). » Sur sa mappemonde il orthographie *Norobega* le nom de la même contrée.

D'après l'*Histoire universelle* (3) de Cornelius Wytfliet, la *Norumbega* s'étend par 44°-45° de latitude nord. On voit sur ses côtes les noms de : cap de Breton avec l'île Briso vis-à-vis des Y. des Bretons, R. de Oces, Costa Doblada, S. Michiel, C. Doesno, R. de S. Pietro, Playa vis-à-vis de I. de S. Pietro, R. de la Brigo vis-à-vis de I. de S. Juan, B. de los Condes, R. Seguido, R. Hermosa, R. de la Brigo, C. Hondo, R. de Montanas, vis-à-vis de I. Claudia, Palmaris, R. de Castis, R. Visto, Manados, C. Hondo Grand, R. Grande, C. de las

---

donne à la fois la date et le nom de l'auteur. Elle forme la feuille XIII de *Atlas zur Entdeckungsgeschichte Amerikas aus Handschriften der K. Hof- und Staatsbibliothek der K. Universitæt und des Hauptconservatoriums der K. Bayerischen Armee*, herausgegeben von Fried. Kunstmann, K. von Spruner, Georg M. Thomas. Munich, 1859, in-folio.

(1) *Geographiæ universæ, tum veteris tum novæ, absolutissimum opus...* auctore Jo. Ant. Magino, patavino, anno 1597. Cologne, in-folio.

(2) Folio 282. Cfr. La carte d'Amérique, folio 278.

(3) C'est le titre français de *Descriptionis Ptolemaicæ augmentum.* Louvain, 1598, in-folio. La traduction française a paru à Douay, 1607, petit in-folio.

Islas, R. de Gamas, Orfinora, Archipelago, C. de S. Maria. La ville de Norumbega est située par 45°20′ de latitude, au confluent des deux rivières qui forment le fleuve de ce nom. Voici la description que l'auteur donne de cette contrée : « Plus outre [que la Virginie,] vers le septentrion, est Norombega, laquelle d'une belle ville et d'un grand fleuve est assez cognue; encore que l'on ne trouve point d'où elle tire ce nom, car les barbares l'appellent Agguncia. Sur l'entrée de ce fleuve il y a une ile fort propre pour la pescherie. La région qui va le long de la mer est abondante en poissons et vers la Nouvelle France a grand nombre de bestes sauvages et est fort commode pour la chasse, et les habitants vivent de mesme façon que ceux de la Nouvelle France (1). »

Thevet, qui ne mentionne pas la Norambègue dans ses *Singularitez de la France antarctique* (2) publiées en 1558, parle assez longuement de cette contrée dans sa *Cosmographie universelle* (3) de 1576. A l'entendre on croirait qu'il avait même

---

(1) Traduction française, p. 130-1.

(2) Paris, in-4°; Anvers, in-18. — Rééditée par M. P. Gaffarel. Paris, 1878, in-8°.

(3) Paris, 2 volumes in-folio. Dans la carte d'Amérique la *Norimbega* est au Sud des montagnes de la péninsule acadienne. Voici la description qu'en donne cet ouvrage : « Ainsi la terre de Canada n'est celle qu'on dit de Nurumberg, contenant une belle estendue de pays en terre ferme, lequel plusieurs ont tasché de descouvrir; mais pas un n'y a donné si bonne attainte que Jacques Cartier, Breton, l'un de mes meilleurs amys, duquel i'ay eu plusieurs advertissements, comme de celui qui a visité le pays de l'un bout à l'autre (fol. 1009)..... *De la terre de Canada et Baccaleos et de plusieurs rivières de la coste de Norombègue.* Ayant laissé la Floride à main gaulche avec grand nombre d'isles, islettes, goulphes et promontoires, se présente l'une des belles rivières qui soit en toute la terre, nommée de nous Norombègue et des barbares Aggoncy, et marquée en quelques cartes marines Rivière Grande. Il entre plusieurs autres

visité ce pays; il dit qu'il s'y arrêta cinq jours; mais M. de Costa a prouvé (1) qu'il n'en était rien. Il ne faut donc pas accorder une foi entière à ce que Thevet dit de la Noram-

---

belles rivières dans ceste-cy, et sur laquelle jadis les François feirent bastir un petit fort, quelque dix ou douze lieues en icelle, lequel estoit environné d'eau doulce, qui se va dégorger dans icelle et fut nommée ceste place le fort de Norombègue. Plusieurs pilotes qui s'estiment estre les plus accorts de l'Europe, discourans du pilotage, m'ont voulu faire accroire que ce pays norombéguien estoit le propre pays de Canada. Mais tant s'en fault, comme je leur dis, attendu que cestuy-ci est sur les quarante trois degrés et celuy de Canada est sur les cinquante et un et cinquante deux. Voilà ce que c'est que d'avoir faulte d'expérience maistresse de toutes choses. Devant qu'en aborder la dite rivière, nous apparoist une isle tournée de huict isleaux fort petits, qui avoisinent la terre des Montagnes vertes et le cap des Isles. De là vous venez tousjours costoyant jusques à la bouche de la rivière, l'entrée de laquelle est dangereuse à cause d'un grand nombre de gros et haults rochers et force batures, et est son entrée merveilleusement large. Quelques trois lieues dans la dite rivière se présente devant vous une belle isle, qui peult avoir quatre lieues de tour, et habitée seulement de quelques pescheurs et d'oyseaux de diverses espèces, nommés par eux *aiayascon*, à cause qu'elle est faite en forme d'un bras d'homme qu'ils appellent ainsi. Sa longueur est du nord au su, et laquelle on pourroit peupler facilement, aussi bien que plusieurs autres petites islettes qui l'avoisinent d'assez loing, et en icelle faire une forteresse très-belle pour tenir en bride toute la coste. Ayans mis pied à terre, au pays circonvoisin, aperceumes un grand nombre de peuples qui venoit droit à nous, de toutes parts et en telle multitude que vous eussiez dit estre une vollée d'étourneaux. Ceux qui marchoient les premiers estoient les hommes qu'ils nomment *aguehuns;* après venoient les femmes qu'ils appellent *peragruastas*, puis les *adegestes* qui sont les enfans, et les derniers estoient les filles nommées *anias-gestas*. (Fol. 1008.)..... Ayant demeuré là cinq jours levasmes

---

(1) Dans *Northmen in Maine*. New-York, 1870, 1876, in-8°.

bègue : les mots qu'il place dans la bouche des indigènes n'ont d'analogues ni dans les idiomes algiques ni dans les langues scandinaves et ils ont été certainement forgés par le prétendu explorateur. On sait d'ailleurs que celui-ci ne se gênait pas pour arranger les choses à sa façon : trouvant dans les anciens géographes, qui prenaient le Nord de l'Amérique pour la partie Nord-Est de l'Asie, la légende *Bargu regio palustris*, il en fit la *Campestre de Berge* (1) qu'il plaça près de la Norambègue. Il est vrai que, dans la mappemonde de Ruysch (2), on lit au Nord du Grœnland : *Bergi extrema* et plus au Sud : *Planora de Bergi*, cette dernière contrée séparée du reste de l'Asie septentrionale par un désert si étendu qu'on peut à peine le traverser dans une année, dit la légende. Mais, dans les premières années du XVIe siècle, Ruysch était excusable de commettre une erreur de ce genre, tandis que son copiste ne l'était plus, après la publication des mappemondes de Mercator et d'Ortelius.

En résumé ceux qui ont écrit du temps où il y avait encore un pays appelé Norambègue et où l'on croyait à l'existence

---

les anches, partismes d'avec eux avec un merveilleux contentement d'une part et d'aultre. (Fol. 1009.)..... En la région donc plus voisine de la Floride (que aucuns ont appelée Terre Françoyse et ceux du pays Norombègue), la terre est assez fertile en diverses sortes de fruits. » (1010.)

(1) *Les singularitez de la France antarctique*, nouvelle édition, p. 399; — *La Cosmographie universelle*, tome II, folio 1009. Il n'était pas hors de propos de signaler l'origine de cette erreur, parce que l'on aurait pu croire, comme nous l'avons fait d'abord, que *Berge* était la seconde partie du nom de *Norambègue*, orthographié *Nurumberg* au folio 1009 de la *Cosmographie* de Thevet et dans les Ptolémées de 1548 et de 1561.

(2) Jointe à l'édition de Ptolémée revue par Marc Beneventano et Jean Cotta. Rome, 1508, in-folio.

d'une importante ville de ce nom, n'en parlaient certainement que par ouï-dire et ils ne nous ont fourni aucune preuve des faits singuliers qu'ils affirmaient ; aussi Champlain, après avoir vainement cherché dans la Norembègue « une grande ville fort peuplée de sauvages adroits et habiles, ayant du fil de coton, » a-t-il eu raison de dire : « Je m'assure que la plupart de ceux qui en ont fait mention ne l'ont vue... Ce ne sont les merveilles qu'aucuns en ont escrites (1). » Mais il s'est trop avancé en ajoutant que ceux dont ils tenaient leurs renseignements « n'en savaient pas plus qu'eux. » Si les géographes qu'il critiquait avaient tort de présenter comme actuel l'état antérieur du pays, leurs auteurs qui, sans remonter jusqu'au naufragé frislandais, vivaient peut-être une ou deux générations auparavant, avaient pu dire l'exacte vérité en signalant dans la Norambègue de remarquables vestiges de civilisation. Champlain en vit lui-même un des plus frappants, dans une croix élevée sur la rive septentrionale de la Baie de Fundy, « croix qui étoit fort vieille, toute couverte de mousse et presque toute pourrie, qui monstroit un signe évident qu'autrefois il y avoit esté des chrétiens (2). » Ainsi, sans croire

(1) Voyez, dans le mémoire sur les *Colonies européennes du Markland et de l'Escociland,* page 52, le passage entier extrait des *Voyages du sieur de Champlain,* chapitre V, dans ses *OEuvres,* édition Laverdière, tome III, 1870, pages 31-32.

(2) *OEvres de Champlain,* édition Laverdière, tome III, page 135. Cfr. *Les derniers vestiges du Christianisme,* p. 18. — Lescarbot exprime à peu près la même idée : « Or nos Souriquois, Canadiens et leurs voisins, voire encore les Virginiens et Floride, ne sont pas tant endurcis en leur mauvaise vie et recevront fort facilement la doctrine chrétienne quand il plaira à Dieu susciter ceux qui le peuvent à les secourir..... Ce qui me fait croire que la trompette des apôtres pourroit avoir esté jusque-là ». (*Histoire de la Nouvelle-France*, liv. VI, chap. V, pp. 675-676 de la deuxième édition, 650 de l'édit. Tross.)

aux merveilles de la Norambègue, Champlain nous a transmis un renseignement positif qui confirme cette croyance. Il est vrai que l'on peut donner une autre explication de cette croix et l'attribuer non à des missionnaires, mais à des navigateurs qui auraient visité l'Acadie au XVIe siècle. La question resterait donc en litige si Champlain ne nous avait fourni, à son insu, une autre preuve beaucoup plus concluante, en nous conservant une tradition scandinave qui s'était perpétuée jusqu'à son temps chez les indigènes de l'Acadie. Il en sera question à la fin de ce mémoire.

Par une piquante ironie du sort, Marc Lescarbot qui, relativement à la ville de Norambègue, étendait son scepticisme au passé comme au présent, et qui écrivait : « Si cette belle ville a oncques esté en nature, je voudrois bien sçavoir qui l'a démolie (1) », Lescarbot est précisément un de ceux qui nous fournissent les meilleures raisons de croire à son existence, ce fait pouvant résulter de la présence d'une ancienne colonie européenne dans la Norambègue. Aussi ces raisons ont-elles d'autant plus de valeur qu'elles ne peuvent avoir été inventées pour les besoins de la cause, étant en contradiction avec la thèse soutenue par leur auteur. Elles consistent en trois mots archaïques d'un refrain que les Souriquois ou indigènes de la Nouvelle-Écosse chantaient à la louange de Poutrincourt, lorsqu'il les avait régalés : « Epigico ïaton edico (2). » Lescarbot

---

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, livre IV, chapitre VII, page 471 de l'édition Tross.

(2) Voici ce passage qui est d'une importance capitale pour notre démonstration : « Quand le sieur de Poutrincourt leur donnoit à diner, ils lui chantoient des chansons de louanges, disans que c'estoit un brave Sagamos qui *les avoit bien traité*, et qu'il leur estoit bon ami ; ce qu'ils comprenoient fort mystiquement souz ces trois mots : *epigico ïaton edico;* je dis mystiquement, car je n'ay jamais pu sçavoir la propre signification

qui nous les a conservés ajoute qu'il n'avait jamais pu savoir la signification propre de chacun d'eux et qu'il les regardait comme des débris d'un vieux langage tombé en désuétude. Et en effet, ces trois mots mystérieux qui intriguaient si fort le curieux et sagace observateur, sont tout simplement de l'ancien norrain, plus ou moins défiguré soit par la prononciation des Souriquois, soit plutôt par la transcription de Lescarbot. Ils correspondent aux mots islandais : *æfiligu gátum etingu* (nous avons fait un copieux festin), comme on pourra s'en convaincre par l'analyse qui suit :

Epigico correspond à l'islandais *æfiligu*, accusatif singulier féminin d'un adjectif qui signifie *abondant, copieux*. Moyennant quelques permutations, autorisées par les lois et les exemples de la linguistique scandinave combinés avec une des règles de la prononciation des Souriquois, il est facile de ramener ces deux mots l'un à l'autre. 1° *e* et *æ* se ressemblent tellement dans l'ancien islandais que Sveinbjœrn Egilsson, dans son excellent dictionnaire (1), n'en fait qu'une seule lettre et il écrit indifféremment *æfi* et *efi* (2); — 2° Quant au changement de *f* en *p*, il est fondé sur ce que les Souriquois, ne

---

de chacun d'eux. Je croy que c'est du vieil langage de leurs pères, lequel n'est plus en usage ». (*Histoire de la Nouvelle-France*, liv. VI, chap. XV, p. 762 de la deuxième édition, 736 de l'édition Tross). — Il faut aussi prendre note du passage suivant : « Or pour revenir à nos sauvages [les Souriquois], jaçoit que par le commerce plusieurs de nos François les entendent, néantmoins ils ont une langue particulière qui est seulement à eux connue ». (Lescarbot. Liv. VI, chap. VII, p. 694 de la deuxième édition, 669 de l'édition Tross.)

(1) *Lexicon poeticum antiquæ linguæ septentrionalis*. Copenhague, 1862, grand in-8°.

(2) Cfr. L. Varming, *Det jydske Folkesprog grammatisk fremstillet*. Copenhague, 1862, in-8°, page 35.

pouvant prononcer la première de ces lettres, la remplaçaient par la seconde; chez eux, *fèvre* devenait *pebre* (1);— 3° la permutation de *l* en *j* (car c'est certainement ainsi qu'il faut prononcer le *g* dans la transcription de Lescarbot) est assez rare; il y en a pourtant des exemples dans les dialectes de la péninsule cimbrique : en jutlandais *ejes* et *hejer* pour *ellers*, *heller*; en danois du Slesvig *fæj*, *fæjt*, *tvij* pour *fæl*, *fælt*, *tvile*; dans l'idiome des Ditmarsches *Hejster* pour *Elster* (2); — le changement de *g* en *k* (que Lescarbot pouvait écrire *c* devant un *o* sans altérer la prononciation) est peu commun; cependant l'idiome danois du Slesvig méridional a parfois *k* là où le vieux norrain avait *g* : *lekr*, *svik* pour *liggr*, *svig* (3); — quant au changement de *u* en *o*, il est plus apparent que réel, puisque les anciens manuscrits ont très-souvent *o* en place de *u*.

Le second mot du refrain, *ïaton*, correspond à l'islandais *gátum*, première personne plurielle du prétérit de *geta*, obtenir, recevoir; il signifie donc *nous avons reçu*, *pris* ou *fait*. Le pronom a été supprimé et le verbe, au lieu d'avoir été rejeté à la fin de la phrase, a été placé entre son complément et l'adjectif de celui-ci, deux faits qui se reproduisent très-souvent dans la poésie islandaise. 1° le *g* s'est changé en *ï* comme dans les mots norvégiens *jat* (prononcé *iat*) et *jaatom*, singulier et pluriel du prétérit de *jeta* ou *jita*, qui correspond à l'islandais *geta* (4); — 2° dans les dialectes scandinaves mo-

---

(1) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, livre VI, chapitre VII, page 668 de l'édition Tross.

(2) L. Varming, pages 54-189; — J. Kok, *Det danske Folkesprog i Sønderjylland*, tome 1er. Copenhague, 1863, in-8°, pages 101-102.

(3) Varming, page 14; — Kok, pages 81-95.

(4) Ivar Aasen, *Norsk Ordbog med danske Forklaring*, pages 217, 334; — K.-J. Lyngby, *Bidrag til en sønderjysk Sproglære*. Copenhague, 1858, in-8°, page 106; — Kok, page 92.

dernes *a* remplace très-souvent *á* (prononçez *â* ou *au*) de l'ancien norrain (1); — 3° il a été déjà question du changement de *u* en *o*; — enfin 4° il y a dans les langues scandinaves plusieurs exemples du changement de *m* en *n*; ainsi, dans le dialecte færcyen de l'île de Nordhrey, la première personne plurielle du prétérit est en *un* au lieu de *um* : *gat* j'ai reçu, *gótun* ou même *gatun* nous avons reçu (2).

Le troisième mot du refrain, *edico*, correspond à *etingu*, accusatif singulier de *eting*, nom d'action féminin, dérivé de *eta*, manger, et qui a dû exister dans le vieux norrain, comme il subsiste dans le norvégien avec le sens de *festin, bombance, lippée*, bien qu'il ne se trouve pas dans les dictionnaires islandais. Il est rare que les noms communs féminins en *ing* aient un *u* à l'accusatif; il y en a pourtant des exemples et rien n'empêche de penser que *eting* était dans ce cas. Les permutations à justifier sont : 1° celle de *t* en *d*; elle eut lieu en islandais pour quelques mots après 1400; le danois en offre de nombreux exemples, notamment dans *æden* qui correspond au norvégien *eting* (3); — 2° *ng* se prononçait-il *k* chez les Scandinaves du Markland, comme il est écrit régulièrement dans les inscriptions runiques des Xe et XIe siècles (4), par

---

(1) V.-U. Hammershaimb, *Færœisk Sproglære*, dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1854, pages 243-244; — Kok, pages 71-72.

(2) Hammershaimb, pages 253, 255, 257, 270. — Cfr. Varming, page 50. — On pourrait aussi supposer que le verbe *jeta*, formé de *eta* (manger) par la prosthèse d'un *j*, a conservé cette lettre au prétérit, qui aurait été *ját, játum*, au lieu de *át, átum* (Jonsson, *Oldnordisk Ordbog*, p. 114) Les deux vers signifieraient alors : nous avons mangé un copieux dîner. — La prosthèse du *j* se retrouve dans *jeta* ou *jata* mangeoire pour le bétail, substantif dérivé de *eta*.

(3) Varming, pages 49, 191; — Kok, page 82.

(4) L.-F.-A. Wimmer, *Runeskriftens Oprindelse og Udvikling i Norden*, dans *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed*, 1874, in-8°, page 223.

exemple *kunukr*, *trutnik*, *leki* pour *konungr*, *dróttning*, *længi?* ou bien *ng* de l'islandais s'est-il changé en *nk*, ce qui arrive quelquefois; ainsi : *bang*, *banga* en islandais; *bank*, *banke* en norvégien; *bange* en danois du moyen âge, mais *banke* en danois moderne? et *nk*, perdant à son tour la nasale, est-il devenu *k* (1) (rendu par c dans la transcription de Lescarbot)? On ne sait au juste, mais peu importe, puisque d'une manière ou de l'autre la permutation est possible; — 3° enfin on a déjà vu que celle de *g* en *c* et de *u* en *o* l'était également.

Voilà donc trois mots marklandais qui sont certainement d'origine scandinave. Si l'on avait la certitude que les Souriquois les prononçaient correctement et que Lescarbot eût bien saisi les sons d'une langue qu'il ne comprenait pas et trouvé dans l'alphabet français des lettres pour les rendre avec une minutieuse exactitude, ces trois mots nous permettraient de caractériser en partie le dialecte scandinave de la Norambègue et de dire que les Islandais du Nouveau Monde, séparés depuis 600 ans de leurs congénères d'Europe, à une date où ceux-ci parlaient encore une langue archaïque (comme on le sait par les inscriptions runiques des Xe et XIe siècles), et n'ayant pas subi les influences amollissantes de la civilisation, avaient maintenu plus longtemps la dureté de l'ancienne prononciation, mais avec peu de conséquence, car s'ils n'avaient pas adouci le *k* en *g* et en *ng*, ils avaient permuté le *g* en *i*, et le *t* en *d* et mouillé *l* entre deux *i* (son que Lescarbot rend par *g* ou *j*).

---

(1) En Norvégien *blink* et *blinka* s'écrivent aussi *blik* marque, *blikka* faire une marque. Le suédois *svinka*, chercher des détours, correspond au slesvigois *svænk* qui s'orthographie aussi *svik*. En islandais *stingr*, en norvégien *sting* et *styng*, en danois *stik;* en islandais *strengr*, norvégien *streng*, slesvigois *strik*, corde; islandais *krungr* bossu, norvégien *krugg*, slesvigois *krukke*, dialecte danois de Morsœ *kræke*. (E. Jonsson, *Oldnordisk Ordbog*. Copenhague, 1863, in-8°, pp. 547, 553;— I. Aasen, *Norsk Ordbog*, 753, 760, 766; — Kok, pp. 324, 382, 392-393.)

Mais que l'on adopte la forme islandaise ou la forme marklandaise, les trois mots analysés plus haut ne forment pas moins deux vers dans le mètre appelé *runhenda* qui a tout à la fois l'allitération (1), comme tous les vers islandais, et la rime, comme la poésie moderne. Disposés de la manière suivante :

Epigico	*Æfiligu*
ïaton edico	*gátum etingu*

ils sont absolument de même forme que les deux derniers vers de la stance suivante, composée vers l'an 900, par Thjódhólf de Hvín, en l'honneur de Harald Hàrfagr (2) :

Andadhr er sá	Il est mort celui
er of alla brá,	qui se distingua entre tous,
haukstalla konr,	le parent des princes,
Haralds bródhursonr.	le neveu de Harald.

Ou bien que les deux premiers vers du huitain suivant, composé vers 1221, par Snorré Sturluson, comme spécimen de la petite variété de la troisième classe de *runhenda* (3) :

Drífr handar hlekkr,	Les bracelets (4) sont à profusion
thar er hilmir drekkr;	lorsque le prince donne un banquet;
mjæk er brægnum bekkr	que grandement ses courtisans à la table
blídhskálar thekkr;	des libations se délectent;
leikr hilmis her	et que la troupe de ses gardes porte
hrein gullin ker,	de purs vases d'or,
segi ek allt sem er,	(je ne dis que la vérité)
vidh ordha sker.	aux perles de la bouche (5).

---

(1) C'est-à-dire des mots commençant par la même lettre et placés un ou deux dans un vers, un dans le suivant.

(2) Snorré, *Háttatal,* chapitre LIII, page 462 du tome 1er de *Edda Snorra Sturlusonar.* Copenhague, 1848, in-8°.

(3) Id. *Ibid.*, chapitre CLXI, page 704.

(4) Mot à mot : le lien de la main.

(5) Mot à mot : l'écueil des paroles (les dents).

Par une coïncidence qui, pour être accidentelle, n'en est pas moins singulière, cette stance, comme les vers marklandais, chante les plaisirs de la table, et elle est précédée et suivie de deux autres, dans le même mètre et traitant le même sujet, comme si la troisième variété de *runhenda* était le mètre spécial de la gastronomie.

Que les descendants des Scandinaves du Markland aient été doués de facultés poétiques, on le sait par le témoignage de Lescarbot, qui parle de leurs ballades et de leurs chants héroïques et magiques (1); et ce n'est pas étonnant, les Grœnlandais, leurs plus proches congénères, avaient donné leur nom a un mètre spécial de la poétique norraine, le *grœnlenzki háttr*, où les mots de chaque second vers riment ensemble (2). Le Dr Gudbrand Vigfusson, dans ses prolégomènes de la *Sturla* (3), assure que deux des poëmes de l'ancienne Edda, l'*Atlakvidha hin grœnlenzka* et l'*Atlamál hin grœnlenzku* (chant et poëme grœnlandais sur Atlé) ont été composés dans le Grœnland, et il pense qu'il en est de même pour *Hymiskvidha*. Mais cette opinion n'est pas partagée par le savant norvégien R. Keyser, pas même pour les deux premières pièces, dont il rattache l'épithète au canton norvégien de Grœnland (4). Nous avons nous-même donné une autre explication, en rapprochant *grœnlenzk* de Gronland, aujourd'hui Grolland, village

---

(1) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, livre VI, chapitres VI et XV, pages 655, 736-738 de l'édition Tross.

(2) Snorré, *Háttatal*, chapitre CXLVIII, tome 1er, pages 686-691 de l'édition citée plus haut.

(3) *Sturlunga saga including the Islendinga saga of lawman Sturla Thordsson and other works.* Oxford, 1878, 2 volumes in-8°, tome 1er, page CXCI.

(4) Page 228 de *Nordmændenes Videnskabelighed og Literatur i Middelalderen.* Christiania, 1866, in-8° formant le tome 1er de ses *Efterladte Skrifter.*

des environs de Brême, où résidait, paraît-il, l'Atlé de la légende (1). Il faut d'ailleurs noter qu'aucun des deux poëmes en question n'est dans le mètre grœnlandais.

Ainsi, trois mots du marklandais, joints à cinq ou six autres du même dialecte que nous avons retrouvés et que nous analysons plus loin, nous permettent d'affirmer que cet idiome scandinave n'était pas encore totalement oublié dans la Norambègue au commencement du XVIIe siècle. Il ne faut pas être surpris de ce qu'il en soit resté si peu de vestiges : la colonie précolombienne du Grœnland, qui dura au moins une fois autant que celle du Markland et qui avait une population scandinave plus dense, n'a bien laissé que quelques mots dans le *kalali*, idiome des Esquimaux du Détroit de Davis; il est vrai que le kalali n'a été étudié que trois siècles après l'extinction de la nationalité scandinave dans le pays, tandis que le marklandais le fut quelques générations seulement après la ruine de la ville civilisée de la Norambègue; mais les Algonquins de l'Acadie, ayant plus de vitalité que les Esquimaux et étant plus nombreux, avaient eu plus de facilité à absorber l'élément européen.

Cependant telle était la supériorité intellectuelle des Scandinaves du Markland que l'organisation politique du pays, telle qu'ils l'avaient établie et appelée, se perpétua même après qu'ils eurent perdu la prépondérance. Les deux rives de la baie de Fundy portaient encore au XVIe siècle des noms marklandais : la côte septentrionale s'appelait *Norambègue* (contrée septentrionale), et la côte méridionale ou Nouvelle-Écosse se nommait Pays des *Sourikois* (État du Sud). Il faut analyser ces deux noms.

---

(1) *Histoire légendaire des Francs et des Burgondes aux IIIe et IVe siècles.* Paris, 1867, in-8°, pages 252 n° 1, et 498.

Si l'on se reporte à l'examen des passages empruntés aux écrivains et géographes du XVIe siècle qui ont parlé de la Norambègue, on verra que ce nom a été écrit de douze manières différentes : *(No)ranbega* (Verrazzano), *Nurumbega* (Parmentier), *Norumbega* (Parmentier, Mercator, Magin, Wytfliet), *Norobega* (Magin), *Noronbega* (Ortelius), *Norombega* (M. Lok, Th. Hood), *Norambègue* (le P. Biard), *Norembègue* (Champlain), *Norombègue* (Jean-Alphonse, Thevet), *Norinbègue* (J. de Vaulx), *Nurumberg* (Edition de Ptolémée de 1548 et 1561), *Norovagia* (Mappemonde de Henri II). Si l'on élimine ces deux dernières formes, celle-ci comme douteuse, celle-là comme arbitraire, et quelques variantes de peu d'importance, il reste trois formes principales : 1° Noranbega, Norambègue et Norembègue; 2° Noronbega, Norombega, Nurumbega, Norombègue; 3° Norinbègue et peut-être Norembègue, en prononçant *i* le premier *e*. Ce nom vient des habitants du pays, comme nous l'apprend Parmentier; adopté par les Européens, il se perpétua chez eux au moins un quart de siècle après qu'il fut tombé en désuétude chez les Acadiens et remplacé par celui d'*Aggoncy* ou *Agguncia*. Ce changement eut lieu entre 1539 et 1575, date de la publication de la *Cosmographie* de Thevet. Il paraît avoir été en connexion avec la prépondérance de l'élément indigène sur les descendants des colons scandinaves. Aggoncy doit être dérivé du nom des Algonquins, dont le *l* a été assimilé par le *g* suivant. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas chez les tribus algiques qu'il faut chercher la signification du nom de Norambègue; car il n'était pas en usage chez elles et il ne l'a jamais été depuis (1).

---

(1) Le R. B. J. de Costa nous écrivait de New-York à la date du 25 août 1879 : « Pendant un séjour récent sur le littoral du Maine, j'ai parlé à des Indiens du Penobscot; mais, même parmi leurs vieillards les mieux informés, je n'ai pu découvrir aucune trace du nom de Norom-

Il faut donc remonter à leurs prédécesseurs, aux anciens maîtres du pays, aux Marklandais, qui étaient des Scandinaves, des Germains. On pourrait croire que Lescarbot a entrevu la vérité quand il a écrit que la partie du littoral de l'Amérique, située sous le 45° de latit. N. est « appelée d'un nom allemand, Norumbega (1). » Mais, s'il s'exprimait ainsi, c'est qu'il supposait ce mot forgé par quelque géographe d'après celui de Nuremberg en Franconie : deux des éditions de Ptolémée ayant adopté la forme Nurumberg. Le nom de *Norovagia*, qui est un des noms latins de la Norvège, serait un indice très-significatif, s'il était certain, mais comme cette leçon est conjecturale, nous ne pouvons justifier le recours à une étymologie scandinave que par un ensemble de faits concourant à démontrer l'existence d'une colonie islandaise dans la Norambègue. On en connaît déjà quelques-uns et des plus concluants; en voici d'autres, tirés du sens des noms Norambègue et Souriquois, qui font pendant l'un à l'autre et qui s'expliquent assez bien par le vieux norrain.

La première partie de Norambègue correspond, soit à l'islandais *Nordhan*, adverbe signifiant : *du Nord*, *au Nord* et pouvant aussi se traduire par *septentrional*, qui dans les dialectes norvégiens de Voss, de Hardanger et de Telemarken est devenu *noran*, et dans celui de Nordhordland *noraan*

---

bega; ils ne connaissent pas ce mot et n'ont rien d'approchant. » Venant d'un homme de ce mérite, ce témoignage contre-balance l'opinion d'un autre savant, d'ailleurs fort estimable, M. H.-C. Murphy, qui prétend que le nom de Norumbega est *incontestablement* emprunté aux Indiens (*The voyage of Verrazzano, a chapter in the early history of maritime discovery*. New-York, 1875, in-8°, p. 38.) Il a même plus de poids parce qu'il est d'accord avec ceux de J. Parmentier, de Thevet et de Wytfliet.

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, livre I, chapitre Ier, page 3 de l'édition Tross.

(prononcez norôn) (1); — soit à l'islandais *norræn* ou *norræn*, adjectif signifiant *septentrional*, norvégien, et qui dans ce cas serait pris substantivement et indéclinable (2); mais ce n'est guère probable et ce mot se ramène plus difficilement que *Nordhan* à la forme *noran* ou *noron*; quant au *n*, qui termine aussi bien l'adjectif que l'adverbe, il est devenu *m*, dans les transcriptions française et latine, à cause du *b* qui suit. — La seconde partie du nom : *bega* ou *bègue* peut correspondre à trois mots islandais : 1° *vika*, génitif pluriel du substantif féminin *vik* qui signifie *golfe*, *baie*, et qui désignerait ici la Baie de Fundy, la Baie de Chignecto et les autres baies qui découpent la côte du Nouveau-Brunswick et de l'État du Maine. Il faut savoir en effet que les Souriquois ne pouvaient prononcer le *v* et le changeaient en *b* (3); l'*i* norrain est très-souvent rendu par un *e* dans les idiomes modernes (4), et chez les insulaires des Shetlands, qui parlaient autrefois un dialecte scandinave, le mot *vik* est non-seulement devenu *wick*, mais encore *weik* et *weck* (5); enfin l'adoucissement du *k* en *g* est de règle en danois où *vik* est devenu *vig*; seulement il est singulier que les Marklan-

---

(1) I. Aasen, *Norsk Ordbog*, page 589. — Comme pendants de *Nordhanvika* on peut citer en islandais : *nordhanfjardhar*, *nordhanlands*, *nordhanmadhr*, et en norvégien *nordanfjells* (partie de la Norvège située au nord des Montagnes). Nordhanvika peut donc se traduire mot à mot par : partie du Markland située au nord des baies.

(2) Comme *Finn* (lapon) dans *Finnbygdhir* au lieu de *Finnabygdhir*; *Skot* (Écossais) dans *Skotland* au lieu de *Skotaland*; *blá* dans *Bláland* (pays des bleus ou nègres).

(3) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, livre VI, chapitre VII, page 668 de l'édition Tross.

(4) Varming, pages 37, 211.

(5) P.-A. Munch, *Historisk-geographisk Beskrivelse over Kongeriget Norge i Middelalderen*. Moss, 1849, in-8°, p. 209.

dais aient changé le *g* en *c* dans *epigico* et *edico* (pour *æfiligu* et *etingu*), et qu'ici ils aient transformé le *k* en *g*; mais peut-être cette permutation a-t-elle été faite plutôt par les voyageurs européens que par les indigènes. — 2° *Buga*, génitif pluriel du substantif masculin *bugr* qui signifie *baie*, anse; il se rapproche davantage de *bega*, mais *u* se change très-rarement en *e* (1). Nordhanbuga signifierait : côte au Nord des Baies de Fundy et autres; — 3° *vága*, génitif pluriel du substantif masculin *vágr*, baie. Le *á* islandais est parfois devenu *æ* ou *e* dans les dialectes jutlandais et slesvigois (2). — 4° *bygdh* (en norvégien *bygd*, en danois *bœigd*), nominatif singulier d'un substantif féminin qui, entre autres significations, a celle de *lieu habité, contrée*. Les Danois ne prononcent généralement pas le *dh* ou *d* doux à la fin des noms de lieux (3), à tel point que, en 1646, le français La Peyrere, qui ne savait pas le danois, mais qui entendait parler à Copenhague de Eystribygdh et de Vestribygdh, contrées de l'ancien Grœnland, transcrivit ces mots par Ostrebug et Westrebug (4). En islandais *y* se prononce quelquefois comme *e* (5) et s'écrit aussi *æ*; par exemple : *flyja* et *flæja*, *flæming* et *flymingr*. *Nordhanbygdh* signifierait *contrée du Nord* et *Norrænbygdh*, pays des Norvégiens. A *bygdh* on pourrait substituer le mot færeyen *bygvi* qui signifie habitation et qui en suédois a pris la forme de *bygge* dans *nybygge*, colonie.

---

(1) Varming, page 32.

(2) Varming, page 184; — Kok, page 73.

(3). E. Madsen, *Om Retskrivning af Stednavne* dans *Tidskrift for Philologi og Pædagogik*, sixième année. Copenhague, 1865, in-8°, page 291; — Cfr. Kok, page 88; — Varming, pages 43-44.

(4) *Relation de Grœnland*, pages 99, 103, 107, 110, dans le *Recueil de voyages au Nord*, tome 1er. Amsterdam, 1705, in-18.

(5) Wimmer, *Altnordische Grammatik*, pages 4-5 ; — J. Aars, *Oldnorsk Formlære*. Christiania, 1862, in-8°, page 2.

Si l'on considère que les Grœnlandais appelaient l'Acadie Markland; que, nulle part dans les textes scandinaves, on ne trouve le mot *norræn* pris comme substantif, tandis que, au contraire, l'adverbe *nordhan* entre dans la composition de plusieurs noms de lieux, on sera sans doute disposé à admettre qu'il faut préférer l'étymologie *Nordhanvik* (Pays au Nord des baies) ou *Nordhanbygd* (contrée du Nord), par opposition au *Territoire du Sud*, en vieux norrain *Sudhriké* (1), nom composé de *sudhr* (au Sud) qui s'écrit *su* (2) et se prononce *sou* dans les dialectes norvégiens du Telemarken et du Nummedal, et de *riké*, (territoire, province). De ce nom de pays prononcé *Souriké*, Lescarbot et le P. Biard ont formé le nom éthnique *Souriquois*, écrit *Sourikois* dans la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1640*, par le P. Barthélemy Vimont (3), et *Souricois* dans la *Relation* (4) des Jésuites, de 1652.

Les deux territoires marklandais paraissent avoir été des divisions naturelles plutôt que politiques, car si les peuples qui les habitaient portaient des noms différents : Souriquois au Sud, Etechemins et Abenaquis au Nord, ils se comprenaient ensemble et se regardaient comme membres d'une même nationalité, bien plus, ils étaient confédérés. C'est ce que nous apprend le P. Biard, dont la *Relation de la Nouvelle-France*, la première de la célèbre série due aux Jésuites, est

---

(1) Formé comme *Sudhrlænd, Sudhrthjódhir, Sudhrvegr, Sudhrhálfa*, ou plutôt *Sudhheimr*. Le *dh* ne se prononce pas à la fin des mots dans plusieurs idiomes scandinaves (Hammershaimb, page 243; — Kok, pages 87-88; — E. Hagerup, *Om det danske Sprog i Angel*. Copenhague, 1867, in-8°, pages 125-126; — Varming, pages 43-44).

(2) I. Aasen, *Norsk Ordbog*, page 771.

(3) Page 35 : rééditée dans les *Relations des Jésuites publiées sous les auspices du gouvernement canadien*, tome Ier. Québec, 1858.

(4) Page 26, dans le tome II du même recueil.

pour nous une des sources les plus sûres et les plus abondantes (1) :

« Ces Sagamies, dit-il, se partagent la région et sont quasi distribuées par baies ou rivières; par exemple en la rivière de Pentagoët un Sagamo; un autre à celle de Sainte-Croix; un autre à celle de Saint-Jean, etc. Quand ils se visitent, c'est au recevant de bienveigner et faire tabagie à ses hostes autant de iours qu'il peut; les hostes lui font des présents, mais c'est à charge que le visité réciproque quand ce vient au départ, si le visitant est Sagamo, autrement non.

» C'est l'esté principalement qu'ils font leurs visites et tiennent leurs estats; ie veux dire que plusieurs Sagamos s'assemblent et consultent par entre eux de la paix et de la guerre, des traictez d'amitié et de bien commun. Il n'y a que les dits Sagamos qui ayent voix au chapitre, et qui haranguent, ne fussent quelques vieux et renommés *autmoins*, qui sont comme leurs prestres, car ils les honorent fort, et leur donnent séance là mesme qu'aux Samagos. Il arrive quelquefois qu'un mesme est tout ensemble et Autmoin et Sagamo, et lors il est grandement redouté. Tel a esté le renommé Membertou, qui se fist chrestien, ainsi que vous oyrez bien-tost. En ces assemblées donc, s'il y a quelques nouvelles d'importance, comme que leurs voisins leur veulent faire la guerre, ou qu'ils ayent tué quelqu'un, ou qu'il faille renouveler alliance, etc., lors messagers volent de toutes parts pour faire la plus générale assemblée qu'ils peuvent de tous les confédérés qu'ils appellent *ricmanen*, qui sont quasi tous ceux de mesme langue. Néantmoins, souvent la confédération s'estend plus loin que ne fait la langue, et contre ceux de mesme langue s'élèvent quelquefois des guerres. En ces assemblées

(1) Pages 11-12, dans le tome Ier du même recueil.

aussi universelles se résout ou la paix, ou trève, ou guerre, ou rien du tout, ainsi qu'arrive souvent en délibérations où il y a plusieurs testes sans ordre et subordination, d'où l'on se départ plus confus souvent et désuny qu'on n'y estoit venu.

» Leurs guerres ne se font quasi que de langue à langue ou de pays à pays, et tousiours par surprise et trahison. Ils ont l'arc et le pavois ou targe; mais ils ne se mettent jamais en bataille rangée, au moins de ce que i'en ay peu apprendre. Et de vray ils sont de leur naturel peureux et coüards, quoy que ils ne cessent de se vanter et fassent leur possible d'estre censez et d'avoir le nom de grand cœur, *meskir cameramon* : grand cœur chez eux c'est toute vertu. »

Nous avons reproduit ce passage tout au long, parce que le contexte était nécessaire pour bien fixer le sens de *ricmanen*, que le P. Biard rend un peu vaguement par : confédérés ; mais si l'on considère que les Sagamos seuls étaient appelés à ces assemblées, il faudra traduire le mot en question par chefs confédérés. Or, il y a en vieux norrain un mot de même sens et à peu près de même son, *rikmenni*, qui signifie les grands, les chefs. Et ce n'est pas le seul mot d'origine scandinave que renferme ce passage, car *meskir cameramon* (grand cœur) paraît correspondre à l'islandais *mestr hammrammadhr*. Voyons par quels changements : *mestr* est un superlatif dont la dernière lettre n'appartient pas au radical; elle s'est néanmoins conservée dans le danois du moyen-âge où *bæstær* = l'islandais *bestr* (en norvégien *best*, en danois moderne *bedst*); elle a donc pu aussi se perpétuer dans l'idiome archaïque du Markland. — La permutation du *t* islandais en *k* se retrouve dans quelques dialectes scandinaves, par exemple dans celui de l'Angermanland septentrional, où *drâttnæ* = l'islandais *drukkna* (1)

(1) K. Sidenbladh, *Allmogemålet i Norra Angermanland*. Uppsala, 1867, in-8°, pages 11, 36.

et dans un dialecte smålandais, où *kikkla* = *kitla* (1); en jutlandais où *itt* = le vieux norrain *ekki* et le danois *ikke;* en norvégien où *itte, itt* = *ekki*. — L'intercalation d'une voyelle entre deux consonnes finales est extrêmement commune en vieux danois (2). On voit qu'il n'est pas difficile de ramener *mestr* à la forme *meskir*. Le mot suivant ressemble moins à celui dont nous l'avons rapproché; car, si le *c* en latin correspond très-souvent à *h* des langues germaniques, il est plus rare dans la famille scandinave que le *k* d'un dialecte représente le *h* normal. Il y en a pourtant quelques exemples : l'adverbe islandais *hversu*, suédois *huru*, est devenu *kussu* dans le dialecte des Færeys et *korso, kor* en norvégien (3); mais il faut noter que dans ces deux dialectes le *k* ne remplace le *h* que lorsque celui-ci est suivi d'un *j* ou d'un *v*. Or, ce n'est pas le cas dans *hamrammadhr* (4). Si l'on veut assimiler ce mot avec *cameramon*, il vaut mieux supposer que les Scandinaves du Markland, dont la langue était restée fort archaïque, prononçaient *h* comme faisaient leurs ancêtres, les Germains des grandes invasions. Or, comme ce *h* était toujours rendu par *ch* (*kh*) ou *c* chez les Gallo-romains, le P. Biard n'aura sans doute pas trouvé de son plus propre que le *c* dur pour rendre ce *h* fortement aspiré.

---

(1) N. Linder, *Om allmogemålet i Sædra Mære hærad af Kalmar læn*. Uppsala, 1867, in-8°, page 82.

(2) La voyelle intercalée est d'habitude un *æ* : *aftær, fastær, gildær*, etc. = *aptr, fastr, gildr;* quelquefois aussi un *i* : *sialfær* et *sialvir* pour *sjálfr; tærig* pour *torg*. (G.-F.-V. Lund, *Det ældste danske Skriftsprogs Ordforråd. — Ordbog*. Copenhague, 1877, in-12.)

(3) Varming, page 48; — Hammershaimb, ouvrage cité page 253. — Aasen, *Norsk Ordbog*, page 322.

(4) Mot à mot : doué d'un cœur de berserk ou de héros. (Jonsson, *Oldnordisk Ordbog*, p. 205). Les deux mots signifieraient : très-grand cœur de héros.

Mais cette explication ne nous satisfait pas entièrement et nous aimons mieux ne pas insister sur l'origine scandinave du mot *cameramon* et d'autres que nous pourrions citer (1); il s'agit moins, pour aujourd'hui, de reconstituer le vocabulaire marklandais que de prouver les relations des Acadiens avec les anciens Islandais. En voici une nouvelle preuve empruntée tout à la fois à la linguistique et à la mythologie. Elle est encore plus décisive que les précédentes, car il y a une gradation entre elles, qu'il nous soit permis de le faire remarquer. Les chansons, comme les monnaies, passent d'un peuple à l'autre, sans même avoir besoin, pour se répandre à l'étranger, d'y être portées par ceux qui les ont mises en circulation. Le refrain scandinave trouvé dans la Norambègue aurait pu, à la rigueur, y être importé par des marins qui ne parlaient pas le vieux norrain; mais, comme on ne connaît pas d'autres Européens que les Scandinaves, qui aient fréquenté les parages de

---

(1) *Marchim* en souriquois, selon Lescarbot (liv. VI, chap. VII, p. 663 de l'édition Tross) peut correspondre au norvégien *varjen, vargjen, vargen,* le loup, en islandais *vargrinn.* — *Tabo,* deux, (Lescarbot, *Ibid,* p. 663) peut se ramener à l'islandais *tvau* et au norvégien *tvo,* par le changement du *v* que les Souriquois prononcent *b.* (Lescarbot, *Ibid,* p. 668). — La première syllabe de *Secondon,* capitaine de la rivière Ouigoudy ou St-Jean (*Les voyages du sieur de Champlain,* 1613, liv. Ier, chap. III, p. 22 de l'édition Laverdière), appelé *Chkoudun* par Lescarbot (liv. VI, chap. V, p. 641), et *Schoudon* (prononcé sans doute Scoudon) par le P. Biard (*Relation de la Nouvelle-France,* p. 19) peut correspondre à l'islandais *sikr,* en norvégien et en suédois *sik,* le lavaret, sorte de truite. Or, Lescarbot affirme qu'en souriquois ce mot signifie *truite* (liv. VI. chap. II, p. 628). — *Maredo,* sang (P. Biard, chap. XVII, p. 34), par extension : meurtre, se ramènerait aussi bien à l'irlandais *marbhadh,* tuerie, massacre (et alors ce serait une réminiscence des scoto-irlandais), qu'à l'islandais *mordh,* meurtre.

la Norambègue, c'est bien eux qui ont propagé dans ce pays les vers en *runhenda*. Si la phonétique de ceux-ci n'était pas si archaïque et ne donnait pas à supposer qu'ils remontent au moins au dernier siècle du moyen-âge, et qu'ils ont dû par conséquent se perpétuer pendant plusieurs générations chez les Souriquois, on pourrait admettre que les indigènes les ont appris dans des relations passagères avec des pêcheurs scandinaves. Mais ce n'est guère vraisemblable. A plus forte raison, il est impossible d'attribuer une origine accidentelle à des mots norrains employés par les Acadiens eux-mêmes pour désigner les divisions géographiques de leur pays et le caractère fédéral de leurs institutions politiques. Ces noms attestent que le Markland a été occupé d'une manière permanente et prolongée par des Scandinaves. Ajoutons que ceux-ci ne vivaient pas isolés, tenant les indigènes à l'écart ou n'ayant avec eux que des rapports hostiles, comme c'était le cas entre les Esquimaux et les Islandais du Grœnland ; non, les colons du Markland avaient des relations familières et suivies avec les Souriquois, sans quoi ils n'auraient pu leur imposer l'explication imaginaire d'un phénomène naturel ni leur faire croire que le mugissement des vents et des flots, pressés entre des rochers ou s'engouffrant dans des cavités, était produit par un géant appelé *Gougou*. Combien de fois des marins, plus ou moins naïfs, n'ont-ils pas dû répéter ce conte aux Souriquois pour leur inculquer la croyance en cet être fantastique. Ils avaient si bien réussi à leur faire partager leurs terreurs superstitieuses que, longtemps après la ruine de la colonie scandinave, les sauvages parlaient encore de ce monstre épouvantable et craignaient de passer à proximité de son antre. Voici ce que Champlain en apprit :

« Il y a encore une chose étrange, digne de réciter, que plusieurs sauvages m'ont assuré estre vray. C'est que proche

de la baye des Chaleurs, tirant au su (1), est une isle où faict résidence un monstre épouuantable que les sauuages appellent Gougou, et m'ont dict qu'il auoit la forme d'une femme, mais fort effroyable, et d'une telle grandeur qu'ils me disoient que le bout des masts de nostre vaisseau ne luy fust pas venu jusques à la ceinture, tant ils le peignent grand ! et que souvent il a dévoré et dévore beaucoup de sauuages, lesquels il met dans une grande poche quand il les peut attraper et puis les mange; et disoient ceux qui auoient esvité le péril de ceste malheureuse beste, que sa poche estoit si grande qu'il y eust pu mettre nostre vaisseau. Ce monstre faict des bruits horribles dedans ceste isle, que les sauuages appellent le Gougou; et quand ils en parlent, ce n'est que auec une peur si estrange qu'il ne se peut dire plus et m'ont asseuré plusieurs l'auoir veu. Mesme ledit sieur Preuert de Saint-Malo, en allant à la descouverte des mines, ainsi que nous l'auons dict au chapitre précédent, m'a dict auoir passé si proche de la demeure de ceste effroyable beste que luy et tous ceux de son vaisseau entendoient des sifflements estranges du bruict qu'elle faisoit, et que les sauuages qu'il auoit avec luy, luy dirent que c'estoit la mesme beste et auoient une telle peur qu'ils se cachoient de toute part, craignant qu'elle fust venue à eux pour les emporter; et qu'il me faict croire ce qu'ils disent, c'est que tous les sauuages en général la craignent et en parlent si estrangement que si ie mettois tout ce qu'ils en disent, l'on le tiendroit pour fables; mais ie tiens que ce soit la résidence de quelque diable

---

(1) L'Ilot du Gougou avait donc une situation plus méridionale que la baie des Chaleurs et, par suite, que l'île Percée, où se trouvait alors Champlain. Cette dernière, malgré son nom significatif, ne peut être assimilée avec l'îlot du Gougou; car, si elle avait été le théâtre de ce phénomène, notre auteur aurait pu l'observer de ses propres yeux, sans se référer aux récits de Prévert.

qui les tourmente de la façon. Voilà ce que i'ay appris de ce Gougou » (1).

Cette fable parut si curieuse à Palma Cayet (bien que ni lui, ni Champlain, ni aucun de leurs contemporains n'en eût saisi la portée), qu'il la reproduisit mot à mot dans sa *Chronologie septennaire* de 1605, sans citer son auteur. Lescarbot la recopia aussi, mais pour en faire des gorges chaudes. S'il tenait Champlain pour un excellent géographe (2), il ne le regardait pas moins comme un homme crédule (3), et il se faisait un malin plaisir de le railler : « Il nous faut retourner quérir le sieur Champlain, dit-il,..... afin qu'il nous dise quelques nouvelles de ce qu'il aura ouy parmi les sauvages. Et afin qu'il ait un plus beau champ pour réjouir ses auditeurs, je voy le sieur Prévert de Saint-Malo, qui l'attend en l'île Percée en l'intention de lui en bailler d'une; et s'il ne se contente de cela, lui bailler encore avec la fable des Armouchiquois la plaisante histoire du Gougou, qui fait peur aux petits enfants » (4). Ces turlupinades intimidèrent Champlain et, lorsqu'il refondit son livre des Sauvages dans sa Relation de 1613, au lieu d'ajouter à la tradition du Gougou quelques-uns des traits qu'il avait passés sous silence, il supprima le tout; et son contradicteur, qui cache une lourde pédanterie sous les dehors du bel-esprit, n'a garde de nous dédommager du silence qu'il a imposé au candide narrateur; au lieu de compléter cette fable avec les traits omis par Champlain, il fait

---

(1) *Des Sauvages ou voyage de Champlain de Brouage fait en la Nouvelle-France l'an* 1603, pages 61-62; deuxième édition Laverdière, pages 125-126.

(2) *Histoire de la Nouvelle-France,* livre Ier, chapitre Ier, page 4 de l'édition Tross.

(3) *Ibid.,* livre III, chapitre XXIX, page 379 de l'édition Tross.

(4) *Ibid.,* livre III, chapitre XXVIII, page 371 de l'édition Tross.

parade de judicieuse critique en discutant sur la réalité du Gougou : pour lui cet être mythique est le symbole du remords de conscience! Qu'un simple fait neuf eût mieux fait notre affaire que cette judicieuse explication!

Heureusement que nous en savons assez pour constater l'existence d'une tradition sur le Gougou. Champlain affirme qu'elle était connue de tous les sauvages en général, et Lescarbot daigne nous apprendre que quelques sauvages en parlent et en ont de l'appréhension » (1). Bien mieux, dans son poëme sur *La deffaite des Sauvages armouchiquois par le Sagamos Membertou*, il fait allusion à la croyance au Gougou répandue chez les Souriquois (2). Nous avons donc bien là une tradition, non-seulement localisée dans le pays, mais encore adoptée par les indigènes. Or, tout ce que ceux-ci racontaient du Gougou se retrouve dans les superstitions des Scandinaves du moyen-âge, tout depuis le nom à peine défiguré, jusqu'aux attributs : le sexe, l'habitation dans les rochers, les bruits effroyables, la figure affreuse, la taille gigantesque, la force extraordinaire, la voracité, la grande poche. Examinons ces différents traits l'un après l'autre.

Dans les croyances des anciens Scandinaves, des géantes appelées en islandais *Gýgjar* (3) habitaient au milieu des rochers dans des cavernes ou des souterrains (4) d'où sortaient

---

(1) *Histoire de la Nouvelle-France*, tome III, chapitre XXIX, page 576 de l'édition Tross.

(2) Dans les *Muses de la Nouvelle-France*, édition Tross, page 69.

(3) Nominatif singulier *gýgr* ou *gýgur* ; en norvégien *gygr*, *gjægur*, *gjugger*, *gjure*. Bien que le nominatif et le génétif (*gýgjar*) aient un *r*, cette lettre ne faisait pas partie du radical, comme on le voit par l'accusatif *gýgi* où elle manque.

(4) B. Grœndal, *Folketro i Norden* dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed og Historie*, 1863. Copenhague, in-8°, page 50.

des bruits étranges (1); leurs rires et leurs cris étaient effroyables (2). D'une conformation monstrueuse (3), d'un horrible aspect (4), leur taille (5) était telle que d'une enjambée elles franchissaient de larges vallées (6). Douées d'une force proportionnée (7), elles transportaient des montagnes (8), lançaient avec leur jarretière, en guise de fronde, des rochers entiers qui écrasaient les églises (9); elles engloutissaient des villages sous des amas de pierres et de sable qu'elles portaient soit dans leur tablier de cuir (10), soit dans leur sac de peau (11), soit dans un gant (12). Adonnées à l'anthropophagie (13), elles prenaient aussi bien des hommes vivants que des cadavres pour les faire bouillir dans leur chaudron (14); ou les saler (15), comme provisions pour l'heure de la faim.

Tous ces traits épars dans une multitude de traditions scandinaves ont été réunis chez les Acadiens dans un type unique.

---

(1) J.-M. Thiele, *Danmarks Folkesagn.* Copenhague, 1843, in-8°, tome II, pages 207, 212, 213.

(2) Thiele, tome Ier, page 186; tome II, page 179.

(3) Grœndal, page 50.

(4) Grœndal, pages 50, 51.

(5) Grœndal, page 55.

(6) I. Aasen, *Prœver af Landsmaalet i Norge.* Christiania, 1853, in-8°, page 29.

(7) Grœndal, page 64.

(8) N.-M. Petersen, *Nordisk Mythologi.* Copenhague, 1849. in-8°, page 99.

(9) Thiele, tome II, pages 43, 48.

(10) Thiele, tome II, pages 38, 39, 49, 228.

(11) Thiele, tome II, page 37.

(12) Thiele, tome II, page 38.

(13) Thiele, tome Ier, page 186; — Grœndal, pages 61, 62, 75.

(14) Grœndal, page 45.

(15) Grœndal, page 63.

Nous ne connaissons pas dans les littératures du Nord de l'Europe de *Gýgur* qui corresponde de tout point au Gougou; mais il ne faut pas oublier que les innombrables contes mythiques de la Norvège, de l'Islande, des Færeys, du Danemark et de la Suède, sont loin d'avoir été tous recueillis, et il est possible qu'un jour on rencontre, quelque part en Scandinavie, une fable dont celle du Gougou soit la fidèle copie.

Cherchons et nous trouverons, sinon le prototype réclamé, du moins quelques nouvelles preuves des relations du Grœnland avec le Markland. Celles que nous avons signalées à diverses reprises ne sont certainement pas les seules; non, pas même dans les domaines de l'histoire, de la linguistique, de l'ethnographie et de la mythologie comparées, qui ont déjà fourni tant de précieux éclaircissements!

Il reste à demander des lumières à l'archéologie, et c'est là une tâche qui incombe surtout aux Américains : les Européens ne peuvent entreprendre de comparer les antiquités de la Scandinavie avec celles de l'Acadie, avant que le sol de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'État du Maine, ait été fouillé et que les objets du temps passé aient été exhumés, classés et étudiés sous tous leurs aspects. C'est ici surtout que le concours des Américains est absolument indispensable aux Américanistes.

AUTRES PUBLICATIONS DE M. E. BEAUVOIS.

Découvertes des Scandinaves en Amérique, du Xe au XIIIe siècle. Paris, 1859. 77 p. in-8o.

Contes populaires de la Norvège, de la Finlande et de la Bourgogne. Paris, 1861. XXXV-228 p. in-18.

Les antiquités primitives du Danemark, dans *Revue contemporaine.* Paris, 1863-1865. 127 p. in-8o.

Les antiquités primitives de la Norvège, dans *Annales des voyages et de la géographie.* Paris, 1869-1870. 125 p. in-8o.

La nationalité du Slesvig et *le Principe des nationalités appliqué à la question dano-allemande.* Paris, 1864. 32 et 29 p. in-8o.

Les chants héroïques des Francs, 27 p. dans *Revue contemporaine*, 15 novembre 1865, et *Quelques vues nouvelles sur les origines de la nationalité française.* 24 p. *Ibid.* 15 septembre 1868.

Histoire légendaire des Francs et des Burgondes aux IIIe et IVe siècles. Paris, 1867. VIII-547 p. in-8o.

Une pénalité des lois Gombettes et les lumières qu'elle jette sur l'origine des Burgondes. Châlons s/S., 1868. 11 p. in-4o.

Origine des Burgondes. Dijon, 1869. 40 p. in-8o.

En colonne dans la Grande-Kabylie. Souvenirs de l'insurrection de 1871. Paris, 1872. 392 p. in-18.

La découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et *Les premières traces du Christianisme en Amérique avant l'an 1000.* Nancy, 1875. 53 p. in-8o.

Les colonies européennes du Markland et de l'Escociland au XIVe siècle. Nancy, 1877. 60 p. in-8o.

Les derniers vestiges du Christianisme prêché du Xe au XIVe siècle dans le Markland et la Grande-Irlande. Paris, 1877. 27 p. in-8o.

Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau Monde : le diocèse de Gardhs en Grœnland. 988-1126. Paris, 1878. 36 p. in-8o.

Histoire de Danemark par C. F. Allen, traduction. Copenhague, 1878. 2 volumes, CXIV-334 et 443 p. in-8o.

Les Skrælings, ancêtres des Esquimaux. Paris, 1879. 42 p. in-8o.

Peintures murales du XVe siècle dans l'église de Corberon (Côte-d'Or). Beaune, 1880. 26 p. in-8o.